

*Le Chant de la fidèle
Chunhyang*

2

« *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, qui a suscité poèmes, drames, romans, opéras, films, bandes dessinées ainsi que la Fête des Balançoires, est considéré comme le texte fondateur de la littérature coréenne. »

Libération

« Une plongée agréable dans la poésie coréenne. »

Isabelle Nataf, *Le Figaro littéraire*

« Sa traduction inédite aura néanmoins le mérite de faire découvrir au profane un texte pétris de références poétiques chinoises qui, en dépit de son apparent catéchisme confucéen, révèle la fraîcheur de l'âme populaire coréenne et les lois universelles du cœur. »

Sean James Rose, *Lire*

« Pour nous Occidentaux, cette légende, enfin traduite en français, est d'autant plus intéressante qu'elle évoque aussi la mythique Pénélope, l'épouse d'Ulysse ou encore les mille souffrances endurées par cet autre parangon de la fidélité, Grisélidis, dont l'histoire inspira Boccace, Pétrarque et Chaucer... »

Fabienne Casta-Rosaz, *La Vie*

A propos du film

« L'éternelle histoire d'un amour contrarié. »

Serge Kaganski, *Les Inrocks*

« L'héroïne la plus célèbre de la littérature coréenne. »

Nelly Kaplan, *Le Magazine Littéraire*

« De ces subtils effets de niveaux scéniques, de ces entrelacs de légende et de quotidien, d'éternité et d'aujourd'hui, le film fait son miel, rare et prenant, agité et contemplatif à la fois. »

Vincent Amiel, *Positif*

« Si vous attendez d'un film qu'il vous surprenne et vous submerge de sa beauté, précipitez-vous sur *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, du cinéaste coréen Im Kwon-taek. Non seulement vous ne perdrez pas votre temps, mais vous y gagnerez deux heures de pur dépaysement. »

Michel Boujut, *Charlie Hebdo*

La bande annonce :

https://www.youtube.com/watch?v=D_gCKT176zI

Sur le web



« Véritable récit de mœurs, allégorie de l'idéal néoconfucéen, l'histoire de Chunhyang oscille entre érotisme et sadisme, vertu et vice, tout en dépeignant la société de son époque. »

Mathilde Tholozan, *Keumaldang*

<https://keulmadang.com/2025/12/07/le-chant-de-la-fidele-chunhyang-2/>

Quotidien national ☎ 01 42 76 17 89

T.M. : 215.000 ex. L.M. : 1.056.000

JEUDI 24 JUIN 1999



Le Chant de la fidèle Chunhyang

Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet. Zulma, 164 pp., 89 F.

Le fils du gouverneur et la fille d'une ancienne courtisane, que, donc, toutes les conventions sociales opposent, vont vivre une histoire d'amour telle que la littérature en propose dans le monde entier à ce genre de couple. L'histoire se passe au XVII^e siècle, mais il est difficile de situer exactement l'apparition du texte, traduit ici pour la première fois dans sa version de référence (dite «wanpan»). *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, qui a suscité poèmes, drames, romans, opéras, films, bandes dessinées ainsi que «*la Fête des Balançoires*», est considéré comme le texte fondateur de la littérature coréenne.

LE FIGARO LITTÉRAIRE

JEUDI 27 MAI 1999

ET AUSSI

PAR
ISABELLE NATAF

LE CHANT DE LA FIDÈLE CHUNHYANG

**TRADUIT DU CORÉEN
PAR CHOI MIKYUNG
ET JEAN-NOËL JUTTET**

ED. ZULMA, 89 F.

Ce livre est une curiosité. *Le Chant de la fidèle Chunhyang* est la version transposée en coréen de *Paul et Virginie* ou de *Roméo et Juliette* et traduite pour la première fois en français dans sa version de référence datant de 1870. Mais il y a eu bien d'autres éditions antérieures et la légende a pris de nombreuses formes différentes : poème, roman, opéra, film et même bande dessinée. La trame de l'histoire est simple : le fils du gouverneur de Namwon tombe follement amoureux de Chunhyang, fille d'une ancienne courtisane. Ils ont tous les deux seize ans et décident de se marier à l'insu du père de Mong-nyong bien évidemment réfractaire à cette union. Les deux jeunes héros seront séparés, malmenés, mais tout, à la différence de *Roméo et Juliette* se terminera bien. Une plongée agréable dans la poésie coréenne.



Une légende coréenne

LE CHANT DE LA FIDÈLE CHUNHYANG

*traduit du coréen
par Choi Mikyung
et Jean-Noël Juttet
164 p., Zulma, 89 F*

« Toi, lune, tu luis aussi / Là où se trouve mon bien-aimé. / Je voudrais tant, comme toi, le voir ! / Dis-moi, est-il maintenant assis ; est-il couché ? / Raconte-moi ce que tu vois, / Viens alléger ma peine. » Ainsi pleure la belle Chunhyang (« Parfums de printemps »), séparée de Mong-nyong (« Rêve de dragon »). Tous les éléments de l'histoire d'amour impossible sont présents dans cette légende coréenne qui a inspiré au « Pays du matin calme » maints romans, poésies, pansori (opéras populaires), bandes dessinées et films. Lui est un aristocrate, un « yangban », et elle, bien que de père noble, est considérée de basse naissance parce que

sa mère fut « kisæng », courtisane, l'équivalent coréen de la geisha. Chunhyang n'en est pas moins éduquée et vertueuse. Ne rappelle-t-elle pas, d'ailleurs, une lecture plus juste du confucianisme : « La vertu, la fidélité ont-elles quelque chose à voir avec le rang social ? » L'amant, contrevenant à la règle qui voudrait que l'on se soumit à l'autorité des parents, s'unit en secret avec l'élue de son cœur et la prend pour femme de premier rang. La nuit de noces de Chunhyang et de Mong-nyong se passe chez l'ancienne kisæng et donne lieu à un moment de littérature galante digne d'un Boccace. A la question de la naïve épousée, comment est-ce qu'on joue au cheval ? le jeune homme répond : « C'est très facile. On est tout nus (...). Toi, tu marches à quatre pattes. Moi, je me colle à tes fesses, tout en te prenant par la taille. Je te donne des claques sur les fesses en criant "hue dia !", et toi tu hennis, en

sautant et reculant. (...) Tu verras, c'est très amusant. » Mais le destin cruel (l'est-il jamais autrement ?) les sépare... Mong-nyong suit son père qui est appelé à exercer de hautes fonctions et, comme tout bon fils de famille, il s'en va passer les concours mandarinaux à la capitale. La fidèle Chunhyang reste à l'attendre. Pour n'avoir pas voulu céder au nouveau gouverneur de la province, elle devra subir le fouet et l'emprisonnement, avant de retrouver son époux, devenu entre-temps inspecteur royal.

Pour linéaire que puisse être ce classique coréen anonyme (ici, l'édition romanesque « wanpan » de 1870), sa traduction inédite aura néanmoins le mérite de faire découvrir au profane un texte pétri de références poétiques chinoises qui, en dépit de son apparent catéchisme confucéen, révèle la fraîcheur de l'âme populaire coréenne et les lois universelles du cœur.

SEAN JAMES ROSE

LIVRES

Amours mythiques

«Le chant de la fidèle Chunhyang»

L'ACTION SE SITUE À LA FIN DU XVII^e SIÈCLE, dans le sud de la Corée. Yi Mongnyong, issu d'une noble famille, s'éprend de Chunhyang, la fille d'une courtisane rangée. En cachette du père de Yi, les deux amoureux se marient, mais ils sont bientôt contraints de se séparer. Pour comble de malheur, le nouveau gouverneur de la région, un véritable satrape, veut forcer la belle Chunhyang à se mettre à son service. Il oublie qu'elle est une épouse fidèle, et non point une simple courtisane, comme le lui rappelle la jeune femme. La vertu, la loyauté ne dépendent pas du rang social. Elles sont les mêmes que l'on soit grand ou misérable. Pour avoir ainsi ouvertement défié l'autorité, la fidèle Chunhyang est fouettée, sup-

pliciée, emprisonnée... Jusqu'à ce que son bien-aimé, comme dans tout conte de fées, vienne la délivrer.

La poésie lyrique des dialogues et des chants, la pertinence des questions morales posées à la doctrine confucéenne, la dimension de subversion sociale... tout était réuni dans cette fable pour qu'elle devienne le texte fondateur de la littérature coréenne. Pour nous Occidentaux, cette légende, enfin traduite en français, est d'autant plus intéressante qu'elle évoque aussi la mythique et infinie patience de Pénélope, l'épouse d'Ulysse, ou encore les mille souffrances endurées par cet

autre parangon de la fidélité, Grisélidis, dont l'histoire inspira Boccace, Pétrarque et Chaucer... (Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, éd. Zulma, 89 F).

FABIENNE CASTA-ROSAZ



Bulletin critique du livre en français

Littérature coréenne

- 180634 ■ **Le Chant de la fidèle Chunhyang** / préf. et trad. du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet
Cadeilhan : Zulma, 1999. – 161 p. ; 21 × 14
895.7 Littérature coréenne
ISBN 2-84304-069-8 : 89 FRF

Chunhyang est le nom de l'héroïne. Il signifie « printemps parfumé ». Son destin est magnifié telle une légende qui s'est perpétuée, encore vivace aujourd'hui. L'histoire, dont on ignore l'origine, fait partie intégrante du patrimoine culturel coréen. Elle a été transposée dans tous les registres artistiques possibles : récit de conteur itinérant, *pansori* – cette sorte de pantomime, chant et mime assurés par un seul acteur et rythmés par un tambourinaire –, théâtre, opéra, roman, et désormais nombreux films et bandes dessinées. Le présent ouvrage est la traduction d'une version romanesque datant de 1870 et qui fait autorité. S'il était possible de suggérer un point de repère occidental on pourrait penser à une chantefable moyenâgeuse, comme *Aucassin et Nicolette*, genre littéraire spécifique qui mêle poésies à chanter et prose. Deux jouvenceaux, comblés par la nature, nouent une idylle et se jurent fidélité, malgré la disparité de leurs rangs sociaux. Or, pour leur infortune, lui reçoit l'ordre de poursuivre ses études dans la capitale et Chunhyang, désorientée, déplore amèrement cette séparation. Puis elle doit s'opposer avec la dernière énergie aux avances d'un fonctionnaire corrompu. Elle est frappée et emprisonnée. Un jour, son « promis » revient sous l'aspect d'un vagabond, mais en fait, ayant réussi ses concours mandarinaux, il est investi d'une haute charge par le roi. Il rétablit l'ordre et la justice. Thème universel, s'il en est, que ce conflit entre la spontanéité de l'amour et les contraintes des coutumes et des lois établies. Thème populaire, lorsqu'il s'agit de défier les rigueurs confucéennes et ses discriminations sociales. Orale ou écrite, l'œuvre est présentée en langue vulgaire, c'est-à-dire le coréen tel qu'il est parlé ou transcrit selon l'alphabet autochtone. Elle se distingue radicalement des livres officiels et orthodoxes écrits en langue savante, c'est-à-dire en chinois et selon une logique inaccessible aux gens du commun. Néanmoins, la finalité de l'une ou l'autre de ces sortes d'ouvrages est analogue et vaut pour tout l'Orient : l'édification morale, la rectification des lignes de conduite étatique ou privée, l'harmonisation de l'agir avec le cours des choses de la nature (le tao). Aucun écrit n'est pensable en dehors de l'éthique. Aussi *le Chant de la fidèle Chunhyang* doit-il se lire dans ces perspectives interprétatives et culturelles. Là réside son intérêt. Mais le sujet du roman souffre des diverses formes qu'il a suscitées. Il s'est imposé à l'auteur anonyme au détriment de son imagination créatrice, de sa capacité personnelle pour faire naître une véritable émotion littéraire. On relève quelques incohérences, des justifications maladroites, une démarche didactique trop appuyée, des articulations entre les événements éludées, de la naïveté et des mièvreries. Cet ouvrage a été publié avec le concours de la Fondation coréenne pour les arts et la culture. Il faut saluer à son propos une politique éditoriale courageuse qui vise à diffuser en France une littérature encore trop méconnue en France. Le louable travail de traduction est complété d'une préface et de notes judicieuses.

Ho Kyun, *Histoire de Hong Kiltong*, Gallimard, 1994

HONG (Hyegyonggung Hong ssi, dite Dame), *Mémoires d'une reine de Corée*, Philippe Picquier, 1996
(BCLF 578, novembre 1996, notice 169223)

Virtuous Women : three Classic Korean Novels, trad. par Richard Rutt et Kim Chong-Un, Kwang Myong, 1983

Public motivé. Amateurs et curieux

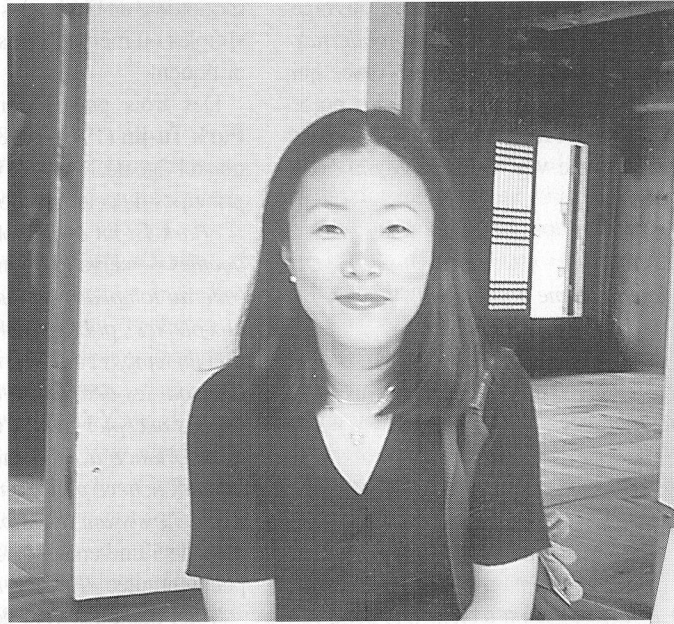
BCLF 611-612 août-septembre 1999

Le Chant de la fidèle Chunhyang

Le roman classique coréen «Chunhyang chòn» publié en français chez Zulma

Résumé

Le fils du gouverneur de Namwòn, Yi Mong-nyong, seize ans, tombe amoureux de Chunhyang, qui a seize ans elle aussi. Elle est la fille unique de Wolmae qui, dans sa jeunesse, a été *kisaeng* (comparable aux geishas japonaises). Les deux jeunes se marient, avec l'assentiment de Wolmae, mais à l'insu du père du jeune homme. Après des jours (et des nuits !) d'un bonheur parfait, ils sont contraints de se séparer quand le gouverneur est appelé à de nouvelles fonctions à la capitale. Mong-nyong doit d'ailleurs y faire des études pour préparer le concours d'accès à la fonction publique. Les amants, avant de se quitter dans les larmes, se jurent une fidélité éternelle. Un nouveau gouverneur arrive à Namwòn, qui a entendu parler de Chunhyang, dont la beauté est connue dans toutes les provinces du sud : il exige qu'elle se mette à son service, ce qui devrait être perçu, dans une certaine optique confucéenne, comme un honneur. Mais, fidèle au serment qu'elle a échangé avec son mari, elle refuse obstinément de se soumettre, si bien qu'elle est battue cruellement et emprisonnée. Mong-nyong, après qu'il a réussi brillamment au concours, est nommé inspecteur royal. Il revient à Namwòn, chasse l'ignoble gouverneur et délivre sa fidèle épouse ●



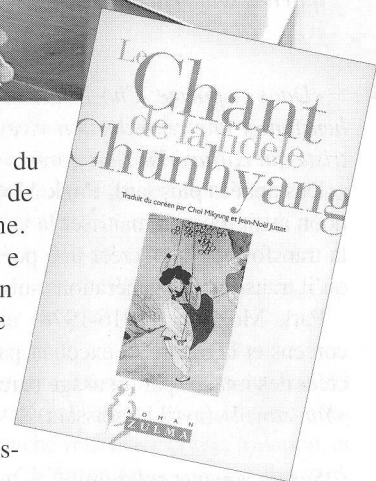
Choi Mikyung,
traductrice

Couverture du
livre
«Chant de
la fidèle
Chunhyang»
qui vient de
paraître
aux éditions
Zulma
(ci-dessous)

«**L**'histoire de Chunhyang» est l'histoire d'amour la plus célèbre de Corée, celle d'un amour franchissant les barrières sociales à l'époque du grand roi Sukchong qui régna de 1661 à 1720, époque heureuse et prospère. Ce récit classique coréen vient d'être récemment traduit en français par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, sous le titre «*Le chant de la fidèle Chunhyang*». Le texte se base sur celui de l'édition *wanpan*, c'est-à-dire celle gravée sur bois à Wanju — autre nom de Chònju, capitale de la province du Chòlla du Nord — du roman intitulé : «*L'histoire de la constance de Chunhyang, femme fidèle*», version de 1870. Cette nouvelle traduction a été publiée par les éditions Zulma grâce à une aide de la Fondation coréenne pour la culture et les arts.

Pendant longtemps, le seul texte disponible en français était une traduction libre de J. H. Rosny et Hong Jyong-ou parue sous le titre «*Printemps parfumé*», tra-

duction du nom de l'héroïne. Cette version qui date de 1892 n'est plus disponible.



La sortie du «*Chant de la fidèle Chunhyang*» a été célébrée au cours du mois d'avril dernier au Centre culturel coréen de Paris par différentes manifestations : conférence, réception, spectacle de *p'ansori* et projection du film «*L'histoire de Chunhyang*» réalisé par Park Tae-won en 1980.

Radio France internationale a aussi présenté une émission spéciale consacrée à l'histoire de Chunhyang dans le cadre de la célébration de la publication de la version française.

Cette histoire a été reprise, au fil du

temps, sous toutes les formes possibles : poésie, drame*, *p'ansori***, roman, opéra, film ou bande dessinée. A Namwòn, ville de la province du Cholla où le récit est ancré, un véritable culte est voué à l'héroïne, qui attire les touristes coréens et étrangers, notamment à l'occasion de l'anniversaire de la première rencontre de Chunhyang et Mongnyong, célébrée désormais le 5 mai. Ce festival, baptisé «Fête des balançoires», donne lieu chaque année à un concours de beauté «Miss Chunhyang».

Le metteur en scène du célèbre film de *p'ansori* «*Sopyonje*», Lim Kwon-taek, prépare «*L'histoire de Chunhyang*» — c'est sa 97^e réalisation — dans laquelle il fera de nouveau revivre l'esprit et les sonorités du *p'ansori*. (voir l'article p. 17 du *Courrier de la Corée* en date du 13 mars 1999).

«En lisant cette belle histoire d'amour, où les héros jeunes et beaux subissent les affres de la séparation, les injustices sociales puis le plaisir mérité de retrouvailles triomphantes, les lecteurs occidentaux pourront se rappeler de l'innocence de Paul et Virginie ou de la justice de *Fidelio*», explique Choi Mikyung. Elle ajoute : «En France, «*Sopyonje*» est encore projeté. Grâce à ce film, les Français ont découvert le *p'ansori*. Par conséquent, l'histoire de Chunhyang attirera sans aucun doute l'attention des Français. Ce roman traite le sujet le plus universel qui soit 'l'amour' ; les éditions Zulma s'attendent donc à bien vendre le livre en France. 3 000 exemplaires du premier tirage de ce livre sont distribués par Hachette dans les pays francophones».

Cet ancien ouvrage qui comporte beaucoup d'humour coréen permet aux lecteurs francophones d'apprécier la culture coréenne ancienne cachée derrière la société 'emballée' par le confucianisme pendant la période de Choson.

Tout en étant soucieux de rester fidèles à l'original et d'apporter un certain confort de lecture, les traducteurs ont bien fait ressortir l'atmosphère d'un roman classique coréen, notamment en

rajoutant de nombreuses notes en annexe. Par exemple, dans la partie la plus pointue qui est l'arrivée de l'inspecteur royal, on peut citer un passage particulièrement réussi. L'inspecteur s'adresse à Chunhyang : «*Est-ce que tu refusais aussi de me servir ?*». Et, sans apercevoir son mari, Chunhyang se demande : «*Pensez-vous que les rochers de la montagne dégringolent dès qu'il y a un peu de vent ? Que le pin, que le bambou changent de couleur quand il neige ?*».

Il convient seulement d'indiquer une chose un peu regrettable : en ce qui concerne la transcription des noms coréens, les traducteurs ne respectent pas le système Mac Cune-Reischauer, adopté officiellement par le gouvernement coréen.

En collaboration avec Jean-Noël Juttet, ancien diplomate en poste pendant six ans à Séoul, Choi Mikyung, traductrice et interprète diplômée de l'Ecole supérieure d'interprète et de traducteur, a déjà publié plusieurs traductions d'ouvrages coréens en français : «*Une Veuve*», nouvelle de Hwang Sunwon, «*Une Averse*» de Kim You-jong etc. Elle a achevé la traduction de «*Pyon'gansoe*», roman coréen classique, avec l'aide de subventions de la Fondation coréenne pour la culture et les arts, dont la publication est prévue chez Zulma dans le cadre de sa collection «*Littérature érotique du monde*». Choi Mikyung est également en train de traduire «*Hanssi yondaegi*» (chronique de M. Han) nouvelle de Hwang Sukyoung. ●

Yoo Jin-sook

*L'adaptation pour la scène de *You Chi-jin* (1936) a été traduite en français par Hwang Jong-deuk et Tjo Jung-ok, de université de Hyosung, en 1985

** Opéra populaire, mimodrame interprété par un seul comédien, le kwangdae, qui est en même temps récitant, acteur et chanteur.

Shin Jae-hyo (1812-1884) a, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, recueilli les contes les plus populaires, constituant un répertoire de douze *p'ansori*

Une aide de l'Etat pour les écrivains

Poussé par les appels répétés de la communauté littéraire coréenne, qui se bat pour sa survie, le gouvernement a décidé d'allouer une aide d'un milliard de won à des écrivains qui auront été sélectionnés, afin de leur permettre de continuer à écrire, comme l'a récemment annoncé la Korean Culture and Arts Foundation (Fondation coréenne pour la culture et les arts).

Depuis le début de la crise économique, il y a un peu plus d'un an et demi, les écrivains qui parvenaient à vivre en publiant leurs textes dans les magazines littéraires se sont vus contraints d'abandonner leur activité suite à la baisse du nombre d'exemplaires vendus et à la disparition de nombreux de ces magazines.

L'aide allouée concernera 95 écrivains sélectionnés le 20 juin prochain parmi 645 candidats. Chacun d'entre eux se verra attribué la somme de 10 millions de won.

«Cette mesure d'urgence est destinée à permettre aux écrivains professionnels de se consacrer entièrement à l'écriture sans avoir à s'embarrasser de considérations matérielles», explique Kim Young-joong, représentant de la fondation.

Parmi les 645 candidats, on compte 294 poètes, 205 romanciers, 31 critiques littéraires, 26 dramaturges et 61 auteurs pour enfant.

Kim Young-sook précise que l'aide financière sera attribuée en priorité aux écrivains professionnels actifs qui n'ont pas d'emploi à temps plein leur permettant de subvenir à leurs besoins.

CC

LE CHANT DE LA FIDÈLE CHUNHYANG

PAR JEAN-NOËL JUTTET

ATTACHÉ DE COOPÉRATION ÉDUCATIVE AU JAPON

Les lecteurs de langue française peuvent commencer à se faire une idée de la littérature coréenne moderne et contemporaine grâce aux traductions qui ont vu le jour au cours des dix ou quinze dernières années. En revanche, la littérature coréenne classique reste, en français, très largement et injustement méconnue. On se doute bien que ce n'est pas faute de textes : un pays d'aussi antique culture que la Corée ne peut pas ne pas avoir légué de patrimoine littéraire de quelque valeur.

En choisissant de rendre Chunhyang en français, nous voulions contribuer à corriger cette anomalie. D'autant que ce texte occupe une place centrale dans l'imaginaire coréen. Quand on lui a une fois prêté un peu d'attention, on se rend vite compte qu'il est beaucoup plus qu'un des jalons de l'histoire de la littérature de ce pays. Il ne s'agit pas seulement d'un récit qu'on lit encore, que l'on continue de raconter ou qu'on produit sur scène : il s'agit d'une référence commune à tous les Coréens, omniprésente, constamment citée pour servir de modèle, d'avertissement, parfois de consolation... *Chunhyang* a, en Corée, exactement la dimension d'un mythe.

Le thème de *Chunhyang*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, n'appartient à aucun auteur en propre. Certes, beaucoup s'en sont emparés, qu'ils

aient été bateleurs, conteurs, poètes ou romanciers. Mais ils n'ont jamais produit que des adaptations, donc des variantes, qu'ils ont d'ailleurs rarement signées. De fait, le mythe s'est, au fil du temps, incarné dans de multiples formes : *pansori*, poème, drame, roman ou film. Pour s'en tenir au cinéma, pas moins de treize films auraient été tournés sur ce thème en Corée du Sud ; un quatorzième serait en cours de tournage sous la direction d'Im Kwon-Taek, ce réalisateur à qui on doit *La chanteuse de pansori*. La popularité même du thème est à l'origine de l'exploitation commerciale qui en est faite aujourd'hui à Namwon, dans le Cholla (là où « se passe » l'histoire), où la « Fête des balançoires » donne lieu à un concours de beauté au cours duquel est élue, chaque printemps, une « Miss Chunhyang ».

Ce mythe, vivant et encore en devenir, il s'imposait, nous a-t-il semblé, — en dépit de tout ce que l'entreprise a d'ambitieux et d'immodeste — de le rendre accessible en français. Que Rosny aîné nous pardonne, car il l'a fait bien avant nous — il a publié *Printemps parfumé* en 1892 —, et nous ne prétendons pas rivaliser avec les grâces de sa plume. Mais, outre qu'elle n'est plus disponible aujourd'hui, il faut bien admettre que sa traduction, fort libre, est une mièvre blquette de peu de substance, répondant au goût de l'époque pour l'exotisme, et qu'el-

le ne fait guère justice à l'original.

Qu'exprime donc ce mythe, dont la pérennité ne laisse d'étonner ? Il symbolise, d'abord, la fidélité à l'être aimé et le triomphe de la parole donnée. Mais avant de revenir sur sa véritable portée, il nous faut résumer l'histoire dans ses grandes lignes :

Le fils du gouverneur de Namwon, Yi Mong-nyong, seize ans, tombe amoureux de Chunhyang, qui a seize ans elle aussi. Elle est la fille unique de Wolmae qui, dans sa jeunesse, a été *kisaeng*, c'est-à-dire une dame d'agrément, assez comparable aux *geishas* japonaises. Les deux jeunes se marient, avec l'assentiment de Wolmae, mais à l'insu du père du jeune homme. Après des jours (et des nuits !) d'un bonheur parfait, ils sont contraints de se séparer quand le gouverneur est appelé à de nouvelles fonctions à la capitale. Mong-nyong doit d'ailleurs y faire des études pour préparer le concours d'accès à la fonction publique. Les amants, avant de se quitter dans les larmes, se jurent une fidélité éternelle. Un nouveau gouverneur arrive à Namwon, qui a entendu parler de Chunhyang, dont la beauté est connue dans toutes les provinces du sud : il exige qu'elle se mette à son service, ce qui devrait être perçu, dans une certaine optique confucéenne, comme un honneur. Mais, fidèle au serment qu'elle a échangé avec son mari, elle refuse obstiné-

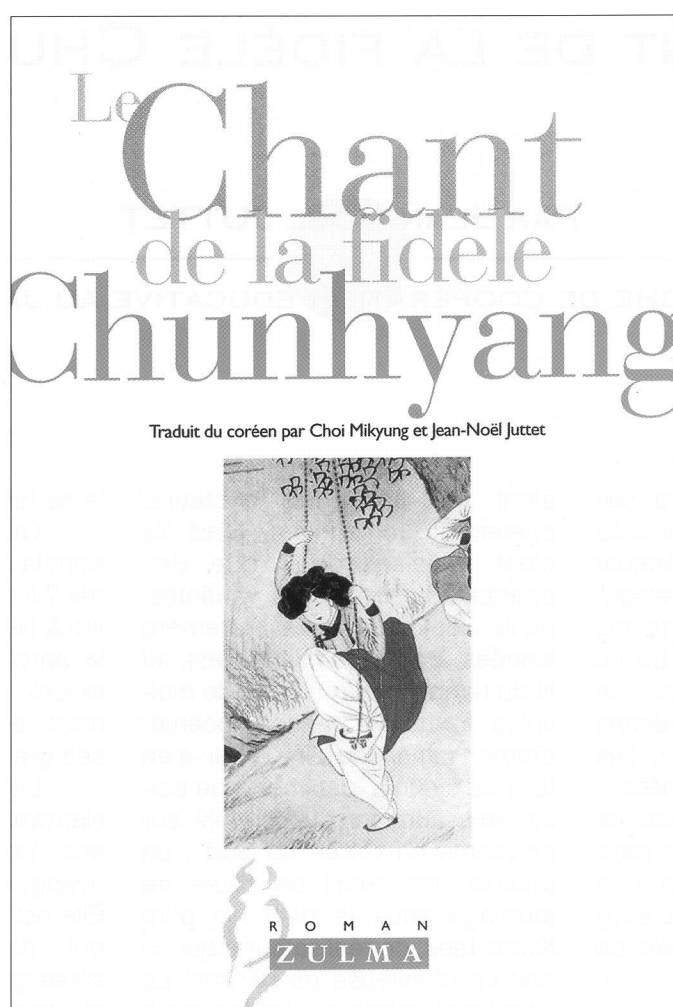
ment de se soumettre, si bien qu'elle est battue cruellement et emprisonnée. Mong-nyong, après qu'il a réussi brillamment au concours, est nommé inspecteur royal. Il revient à Namwon, chasse l'ignoble gouverneur et délivre sa fidèle épouse.

Ainsi qu'on le voit, tout est bien qui finit bien, et ce qui était bien près de tourner à la tragédie (Chunhyang est à l'article de la mort quand elle est enfin sauvée) se termine en mélodrame. Le fait qu'ainsi la constance de Chunhyang triomphe et soit récompensée a fait beaucoup pour accréditer l'idée que la fidélité est le point focal de l'œuvre. La fidélité est certes une vertu éminemment confucéenne et Chunhyang une incarnation de cette vertu. Mais conçoit-on qu'il y ait

là matière à constituer un mythe, et que celui-ci parvienne, encore aujourd'hui, à émouvoir les consciences ?

Plus que la stricte notion de fidélité, c'est bien davantage, pensons-nous, l'esprit de résistance, de rébellion, qu'incarne le récit. Résistance, certes, de Chunhyang contre le harcèlement sexuel dont elle est victime, mais plus encore protestation contre l'abus de pouvoir que ce harcèlement représente. Mais aussi, protestation des paysans contre l'opresseur, ou encore railleries de la mère contre l'aristocratie. On trouve, en effet, quantité de traits, dans le récit, qui expriment, sur le mode de la plainte ou de la révolte, la protestation du petit peuple contre le sort que lui imposent des maîtres peu respectueux et des fonctionnaires corrompus.

Quoique atténuée dans la



version romanesque que nous présentons au lecteur (elle était beaucoup plus virulente dans les versions *pansori* du récit, qui, de plus, laissaient toute liberté d'expression à l'interprète), la critique sociale reste présente. Et il n'en demeure pas moins que, dans l'inconscient des Coréens, si Chunhyang est le parangon de la fidélité, *Chunhyang* est une œuvre d'essence protestataire.

Mais le mythe est aussi un récit, et on devine aisément toutes les possibilités que pouvait offrir au conteur une histoire aussi simple, aussi primordiale, et dont les protagonistes ont l'âge et l'ardeur de Roméo et Juliette. Les grands thèmes lyriques (amour, désespoir de la séparation, justice bafouée, bonheur des retrouvailles...) s'y déploient librement, poussés jusqu'à leurs limites par la préférence qu'on donne volon-

tiers, en Corée, à l'excès sur la mesure. L'amour s'y fait tour à tour coup de foudre, désir, serments, raison qui s'égare ; il est des pages d'une gourmande sensualité, d'un piquant érotisme, il est de longs passages d'un sombre sadisme. Bien que dépourvu de toute complexité psychologique, le récit passionne parce qu'il met en jeu et exacerbe les passions humaines les plus essentielles.

Nous avons évoqué, plus haut, le *pansori*. Il s'agit, comme on le sait sans doute, d'un genre spécifiquement coréen d'opéra populaire, plus exactement de mimodrame, interprété par un seul comédien, qui est en même temps récitant, acteur (il assume tour à tour les rôles du drame) et chanteur. Il n'est assisté que d'un tambour, assis en retrait.

C'est principalement dans cette forme, qui est restée longtemps orale, que le thème de *Chunhyang* est parvenu jusqu'à nous. La version que nous avons retenue n'est, toutefois, pas un *pansori*, mais un roman (le *wanpan*) qui, anonyme, date de 1870. Bien que devant beaucoup aux versions orales, dont il emprunte maints traits, il passe pour être l'édition la plus complète, la plus élaborée, et la plus littéraire du texte. Certes, Chunhyang s'y trouve assagi, moins emportée, assurément plus policée que dans certains *pansori* ; certes, la critique sociale y est moins virulente, mais le texte gagne en vérité, en cohérence et surtout en poésie (la Chine est ici la constante référence), dont la richesse fait beaucoup pour la beauté du texte... et le supplice des traducteurs !

CINEMA

Avec *Chunhyang*, le géant Im Kwon-Taek raconte l'éternelle histoire d'un amour contrarié en utilisant une mise à distance bouleversante.

splendeurs et misères d'une courtisane

LE CHANT DE LA FIDÈLE CHUNHYANG d'Im Kwon-Taek, avec Yi Hyo Jeong, Cho Seung Woo

Voilà l'un des objets filmiques les plus beaux et singuliers vus cette année à Cannes. Mais avant de chanter l'étrangeté féconde de *Chunhyang*, plusieurs préambules s'imposent. D'abord préciser que l'auteur du film, Im Kwon-Taek, est le baobab du cinéma coréen, et que si beaucoup le découvriront à cette occasion, *Chunhyang* est son quatre-vingt-dix-septième film. Votre serviteur lui-même n'avait vu que *La Chanteuse de pansori* (1993), transperçant mélodrame mizoguchien, à l'occasion d'une rétrospective du cinéma coréen à Beaubourg. Voilà donc un cinéaste rare en France, mais qui est l'équivalent de Renoir ou Truffaut dans son propre pays. Ensuite, il convient de signaler que *Chunhyang* est un peu le *Roméo et Juliette* du pays du matin calme, un mythe fondateur pour tous les Coréens. Selon Kwon-Taek, son film est la quatorzième adaptation cinématographique de cette histoire, dont il existe cent vingt versions toutes disciplines confondues ! Enfin, il faut dire deux mots du pansori, l'art traditionnel coréen par lequel s'est majoritairement transmise l'histoire de *Chunhyang* : à la croisée du théâtre, de l'opéra, de la performance, du gospel et du two-man show, le pansori met aux prises un chanteur/récitant qui raconte l'histoire, un instrumentiste (généralement percussionniste) qui la scande et la commente, et le public qui réagit et répond comme dans un chœur baptiste, dans des représentations qui peuvent durer cinq ou six heures et friser la transe.

On s'excuserait presque pour ces prémices un brin rébarbatives mais elles nous semblent nécessaires avant d'entrer dans ce film, puis éventuellement de le comprendre et de l'aimer. Car *Chunhyang* est avant tout un objet impur, la création

hétérogène d'un cinéaste qui a souhaité mélanger cinéma et pansori, spectacle et distanciation, illustration et réflexivité, art populaire classique et modernité cinématographique, spécificité coréenne et universalité planétaire.

Chunhyang raconte l'éternelle histoire d'un amour empêché par l'environnement social. Au XVIII^e siècle, le fils d'un gouverneur et la fille d'une courtisane tombent amoureux. Bientôt, ils sont séparés par les circonstances et par l'ordre social. Serments de fidélité éternelle,



trahisons supposées, malentendus dramatiques font monter la pâte du mélodrame populaire qui prend par la suite une tournure politique et culminera dans un climax sentimental et séditieux de bon aloi. Tout cela est filmé selon les canons orientaux de l'épopée en costumes et de la reconstitution historique. Mais on pointera immédiatement la grâce de la mise en scène, le raffinement des couleurs, costumes et sentiments, ainsi que des touches d'érotisme subtil, pour dissiper toute crainte d'académisme et de pesanteur amidonnée. Surtout, cette illustration est régulièrement trouée par des extraits d'un spectacle de pansori racontant simultanément la même histoire. Kwon-Taek fait ainsi la navette

entre trois niveaux de représentation : le film illustratif qui représente totalement l'histoire, visuellement et auditivement ; la représentation scénique, sobre, désossée, tendant vers l'abstraction, filmée en plan-séquence fixe et frontal – là, le spectateur, comme lors d'un concert de blues, est suspendu au texte (sublimement imagé avec ses fruits érotisés), au chant (puissante complainte proche de la transe) et aux gestes du performer (un sec coup d'éventail dit tout ou presque) ; enfin, l'entre-deux, quand l'image montre la représentation-cinéma et que le son fait entendre la représentation-scène. Le cinéaste explique qu'il a voulu ainsi adoucir l'aridité du pansori et le rendre plus immédiat, plus accessible au public contemporain (et non coréen). Mais on peut aussi soutenir qu'à l'inverse, le mélange pansori/film complexifie le mélodrame et met à distance le système illustratif.

Chunhyang joue donc à la fois la carte de la croyance primordiale nécessaire et le recul critique moderne tout aussi nécessaire. Le plus beau, c'est quand la mise à nu du spectacle, loin de l'affadir ou de le réduire cyniquement à néant, exacerbe au contraire sa puissance émotionnelle : ainsi, les passages les plus bouleversants du film sont certainement les moments où le cinéaste retourne sa caméra vers le public du théâtre, à la fois miroir du public du film et partie intégrante du spectacle-film, vers ces hommes qui se lèvent et vibrent, vers ces femmes qui essuient furtivement une larme. Ces larmes de spectateurs contemporains sont aussi émouvantes que les avanies et retrouvailles des amants de la fiction.

A mille lieues du second degré ricanant majoritaire de nos temps, Im Kwon-Taek prolonge notre croyance en une histoire d'amour éternelle et populaire, tout en intégrant les ressorts de cette croyance dans une triple mise en abyme qui n'est jamais pontifiante ou sèchement théorique. Le spectacle et sa mise à distance, au lieu de s'annuler, se fertilisent mutuellement. Cette fusion féconde entre l'émotion et la réflexion est la marque des très grands.

Serge Kaganski

Chunhyang, le roman, sort chez Zulma, 161 pages, 89 F.

Une fusion féconde entre émotion et réflexion.

IM KWON-TAEK EN SÉLECTION OFFICIELLE

L'heure de la Corée

Après ceux du Japon, de Hongkong et de Taïwan, la France s'ouvre aux films de la Corée du Sud, dont nous parle ici son spécialiste, Adrien Gombeaud

Avec trois films, dont le « Chunhyang » du Coréen Im Kwon-taek en sélection officielle, plus un court métrage à

Cannes, le Festival s'éveille à la Corée, « un des plus mystérieux pays de la planète », explique Adrien Gombeaud, coréologue et auteur de plusieurs études sur les films coréens.

« Le cinéma coréen a connu deux époques, dont une, celle qui a précédé la guerre, a complètement disparu. Aujourd'hui Séoul produit environ cent vingt films par an. Le mélodrame reste le genre roi et l'image en ce pays est essentielle.

D'ailleurs, en idéogramme, la notion de cinéma se dit en chinois « ombres électriques » et en coréen « l'ombre dans le miroir ». C'est un art qui demeure beaucoup plus tourné vers lui-même que celui des pays voisins. La Corée, en effet, est sous influence étrangère depuis plus de quatre-vingts ans. Le Japon, qui l'occupait depuis les années 10, a été remplacé par les Américains après la capitulation de 1945. Il est humiliant d'avoir un occupant sur son sol, et donc très important pour les Coréens et leur cinéma de parler d'eux, afin de provoquer une unification (sinon entre le



« Chunhyang », d'Im Kwon-taek

Nord et le Sud, du moins entre les anciens royaumes du Sud). D'où le nombre de handicapés (muets, aveugles) comme personnages centraux, qui symbolisent cette fracture ; d'où encore la fragilité des hommes, qui fait la beauté de ce cinéma. Le héros individualiste à l'américaine, qui laisse entendre qu'un homme peut être supérieur à d'autres, n'existe pas là-bas. L'image typique d'un film coréen, c'est un homme tout petit, perdu dans le paysage. Dans les temples coréens, on trouve souvent une statue d'un Bouddha d'avenir, volontairement trop grand pour qu'on

puisse le voir en entier : nous sommes trop petits pour envisager l'avenir autrement que fractionnaire, le futur en plan général.

« L'intérêt d'Im Kwon-taek et de sa sélection, c'est qu'il a derrière lui une œuvre de cent films. C'est

un homme de 64 ans, probablement le seul cinéaste vivant qui ait vu de ses yeux ces films coréens de l'ancienne manière, mystérieusement disparus en 1945. C'est à la fois un cinéaste traditionnel et un homme engagé dans la défense du cinéma actuel. Les Coréens, inquiets de l'envahissement de leurs salles par les films américains, réclament l'adoption d'aides calquées sur le système français. Im Kwon-taek est en première ligne : l'année dernière, il s'est rasé la tête en signe de protestation, ce qui est considéré comme très grave. C'est la dernière étape avant l'immolation par le feu. Son film « Chunhyang » est l'adaptation d'un immense classique de la littérature coréenne (1) qui a déjà été filmé plus de dix fois. C'est l'histoire d'une jeune fille noble qui tombe

amoureuse d'un garçon d'une caste inférieure et en éprouve mille souffrances. Comme « la Chanteuse de pansori », qui est le film le plus connu d'Im Kwon-taek, « Chunhyang » est construit sur un flash-back, structure narrative classique en Corée, où le temps est cyclique : le flash-back place un film sous le signe du destin. »

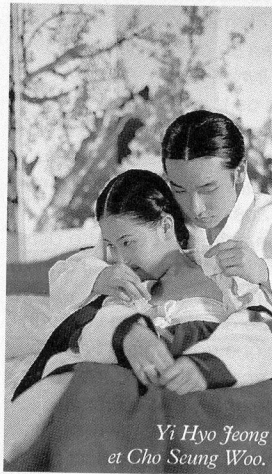
Propos recueillis par Alain Riou

« Chunhyang », d'Im Kwon-taek. Sélection officielle, présenté à Cannes le 17 mai.

(1) « Le Chant de la fidèle Chunhyang », anonyme, chez Zulma, 168 p., 89 F.

CINÉMA PAR NELLY KAPLAN

Le trente-huitième parallèle



D.R.

Yi Hyo Jeong
et Cho Seung Woo.

Connaissez-vous le *pansori* ? C'est un opéra populaire, en quelque sorte un spectacle commenté par un comédien cumulant les rôles de récitant, acteur et chanteur, et qui interprète toutes les parties. La seule musique qui l'accompagne est celle d'un joueur de tambour, assis en retrait, qui rythme le discours de quelques coups assourdissants et de brefs encouragements de la voix. Le public, qui connaît la trame par cœur, suit et approuve ou désapprouve avec frénésie les péripéties du récit. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de l'histoire de la fidèle Chunhyang, l'héroïne la plus célèbre de la littérature coréenne. Il en existe près de cent vingt versions diffé-

rentes, toutes disciplines confondues. Parmi elles, quatre-vingts dont on ne connaît ni l'auteur ni l'année de création. Ancré dans la mémoire collective, ce mélo flamboyant raconte les aventures d'une Juliette (fille de courtisane), aimant follement et étant follement aimée en retour d'un Roméo aux nobles origines.

Si l'on lit attentivement le roman et que l'on regarde le film avec attention, il est intéressant de s'apercevoir que la version cinématographique fait des allusions plus ou moins appuyées – par le truchement d'une histoire vieille de plusieurs siècles – aux problèmes bien contemporains soulevés par ce qui pourrait arriver après l'abolition du 38^e Parallèle et la réunification de la Corée. Le réalisateur du *Chant de la Fidèle Chunhyang*, IM Kwon-Taek, signe ici son 97^e film. Le dossier de presse nous apprend que, né en 1936, il a dirigé son premier long métrage en 1962. Fêrus de mathématiques, nous en déduisons qu'en 38 ans (un par Parallèle) il a réalisé une moyenne de deux films et demi par an ! Cette prouesse, digne du Guinness des Records, nous plonge dans une admiration un rien jalouse... N'ayant pas vu ses 96 films précédents, et tout à fait disposés à accorder à IM Kwon-Taek le bénéfice du doute, le soin apporté à cette réalisation rend ses prouesses encore plus remarquables.

Rudyard Kipling affirmait que l'Est et l'Ouest ne se rencontrent jamais. Sans être aussi péremptoire, il faut reconnaître que cette version cinématographique du *pansori*, où le son est harmonisé grâce au « woojo », au « pyongjo » et au « kyemonjo », peut par moments accentuer un certain relâchement de l'attention du spectateur. Cela dit sans ironie, car la joliesse des images, par contre, trouvera ses amateurs. Ces mêmes amateurs dont la curiosité pourrait être éveillée par la lecture du livre, dans une version très soignée datant de la fin XIX^e siècle qui conserve les chants et fait la part belle aux dialogues empruntés à la représentation scénique. Et puis, cette histoire de Roméo et Juliette coréens a le mérite de finir bien, l'amour triomphant de tous les préjugés et de toutes les avaries ; même si une phrase non innocente à la fin du film prévient le spectateur que l'on ne sait pas ce qui nous attendra après l'abolition du 38^e Parallèle...

Le Chant de la Fidèle Chunhyang, un film de IM Kwon-Taek, adapté de l'œuvre homonyme (éd. Zulma).

LE FILM D'IM KWON-TAEK que nous connaissons le mieux, en France, est sans doute *La Chanteuse de pansori*, réalisé en 1993. Et encore est-ce évidemment le fait de quelques privilégiés. C'est du même spectacle de pansori qu'il s'agit ici, et c'est tout le principe du film que de lier son action propre au dispositif singulier de cette représentation scénique traditionnelle qu'est ce pansori. Celui-ci consiste en une narration chantée, par un interprète à la voix rauque – laquelle vient de l'abdomen –,

prêtée, en de multiples versions, qui souvent abrègent les six à huit heures d'origine... (Im Kwon-taek prétend qu'il y aurait 120 versions de cette histoire, tous arts confondus).

Le cinéaste fait donc de cette histoire célèbre en Corée son 97^e film. Et tout repose sur un équilibre incroyablement ténu entre la narration du pansori lui-même, filmée sur scène, et la dramaturgie filmique proprement dite, qui reconstitue l'action sur un mode romanesque classique. Le rythme du tambour et

le ruban de la voix, scandés par l'éventail du chanteur qui s'ouvre et se ferme avec un claquement sec, donnent tout d'abord le ton. On pénètre doucement dans cet univers, comme on pénétrerait dans un espace sacré, prêts à tout accepter, mais sans se départir d'une paradoxale retenue. La voix accompagne les images, elle quitte la scène pour devenir la voix *off* des séquences filmées.

On a un peu de mal à se glis-

ser dans la légende, à croire en cette jeune femme qui bouge et rit devant nous, mais dont tout, dans le chant du pansori, dit le caractère mythique et irréel. C'est le problème de ces représentations filmées, de ces narrations « à étages », de rendre à

Le Chant de la fidèle Chunhyang

Beauté des légendes

VINCENT AMIEL

accompagnée par un double tambour ; les deux artistes, sur scène, suscitent les réactions de la salle, et modulent leurs effets en fonction de cette dernière. Dans le répertoire pansori, Chunhyang est l'histoire la plus célèbre, la plus souvent inter-

Un jeu de rimes et d'embrassements Lee Jung-hun (de dos)



leurs personnages la fraîcheur que les médiations narratives leur font perdre ; surtout lorsque s'ajoutent des siècles de légendes.

Et puis, soudain, tout se déride, le rythme de l'artiste se fait d'une justesse inouïe, lorsque son chant rencontre la course de l'un des personnages. Les mots se bousculent en même temps que la silhouette, les figures de style de la déclamation trouvent en un geste leur vérité précise, toute la joie et l'ironie du pansori éclatent dans les facéties du personnage de cinéma. Le temps d'une course, d'une phrase mutine, lorsque le valet rejoint Chunhyang à la balançoire, nous acceptons la distance et les conventions du spectacle parce que nous les découvrons aussi justes, aussi sensibles qu'une représentation réaliste ; mieux : ils nous permettent de saisir celle-ci, qui aurait pu n'être que platement descriptive, avec une infinie subtilité. C'est la grande réussite de ce film, de nous faire non seulement accepter, mais aussi aimer, comme un mode d'expression presque familier, ce pansori qui pouvait paraître, quelques minutes auparavant, d'un artifice insupportable. La conjonction, dès lors, de la narration du chanteur – que parfois l'on voit sur scène et que la plupart du temps on entend en voix *off* – et des images du drame cinématographique lui-même devient un jeu de rimes et d'embrassements, de compléments successifs. Le son et le sens, comme en un poème, s'y mêlent et s'entrecroisent.

Spectateur occidental, je peux donner l'impression, en écrivant cela, que le pansori se plie en définitive au rythme et aux effets du film ; mais c'est tout l'inverse qui se passe. Les séquences ont été tournées en fonction d'une œuvre mythique, que chacun en Corée a entendu, connaît par cœur : il n'était pas question d'y être infidèle, ou de la traiter avec légèreté. Ce sont donc les moments d'anthologie de l'œuvre initiale auxquels il a fallu accorder une représentation filmique, et non l'inverse.

Et le résultat est étonnant. Les scènes d'amour, comme les scènes comiques, les moments d'émotion comme de dérision prennent un aspect aussi réel et vivant qu'éternellement établi. Les séquences les plus pathétiques, en particulier, permettent de vérifier cet étrange effet que le genre mélodramatique produit depuis quelques décennies au cinéma, et qui est en passe de marquer le type de représentation d'aujourd'hui, à savoir une combinaison d'émotion et de distance rendues étonnamment compatibles. On peut tout à la fois regarder une scène comme représentation, accompagnée d'un narrateur dont on sait qu'il répète des phrases cent fois déclamées avant lui, selon un rythme de convention et construites sur des jeux très sophistiqués d'enchaînements et de réponses (la séquence des coups de bâton, par exemple, modèle de rituel au protocole et aux effets de scène très marqués), et se trouver pourtant ému d'une plainte, d'un regard, d'un sursaut de fierté du protagoniste, qui donne à cette construction scénique, soudain, une sensibilité immédiate. S'absenter du lieu de l'action, et y pleurer tout à la fois : c'est la force des mélés maniéristes, et des spectateurs d'aujourd'hui...

Ceux-ci constituent d'ailleurs une force subtile dans le dispositif d'Im Kwon-taek : ils sont, eux aussi, représentés à différents niveaux. On voit, à plusieurs reprises, ceux qui assistent au spectacle de pansori : leurs réactions font en outre l'objet de plusieurs plans frontaux, dont ils sont la raison même. Ce



Ému d'un regard Yi Hyo-jeong et Cho Seung-woo

public est au rythme du tambour, de l'éventail et de la voix : il est transporté par le récit. Puis il y a un autre public, plus mobile, plus évanescent : c'est celui des groupes participant à la geste de Chunhyang, l'assemblée des courtisanes, la cour du gouverneur, les invités de la fête, etc. Réagissant lui aussi, ajoutant son chœur aux dialogues et aux incises narratives, il est transporté par l'action. Et le film, ainsi, ne s'épand, ne se meut, ne trouve d'écho qu'une fois intégrés les propres échos de ces publics intermédiaires. Comme si les vibrations suscitées par le drame de Chunhyang faisaient à leur tour et doublement partie du spectacle, jusqu'à nous, devant l'écran, transportés par le film.

De ces subtils effets de niveaux scéniques, de ces entrelacs de légende et de quotidien, d'éternité et d'aujourd'hui, le film fait son miel, rare et prenant, agité et contemplatif à la fois. ■

LE CHANT DE LA FIDÈLE CHUNHYANG (CHOONHYONG DUYEON)

Corée (2000). 2 h. Réal. : Im Kwon-taek. Adapt. : Kim Myoung-gon, d'après le pansori *La Chanson de pansori*, chanté par Cho Sang-hyun. Dir. photo. : Jung Il-sung. Mont. : Park Soon-duk. Mus. : Kim Jung-gil. Prod. : Lee Tae-won. Dist. fr. : Haut et Court. Int. : Yi Hyo-jeong (Chunhyang), Cho Seung-woo (Mongryong), Kim Sung-nyu (Wolmae, la mère), Lee Jung-hun (le gouverneur Byun), Kim Hak-yong (Pangja, le valet).

Voir aussi *Positif* n° 473-474, p. 91, Cannes 2000.

Le classique de la littérature coréenne, *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, est traduit en français aux éditions Zulma.

CINÉMA

Plus belle qu'un nénuphar

Si vous attendez d'un film qu'il vous surprenne et vous submerge de sa beauté, précipitez-vous sur *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, du cinéaste

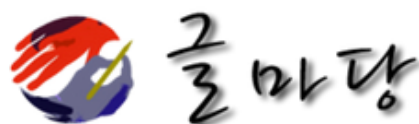
coréen Im Kwon-taek. Non seulement vous ne perdrez pas votre temps, mais vous y gagnerez deux heures de pur dépaysement. Ce voyage dans le temps et dans l'espace est en effet à nos yeux d'Occidentaux le plus sidérant des poèmes visuels (et musicaux). Tout part du spectacle de *pansori* que donnent devant un public contemporain de Séoul un chanteur et un percussionniste. Le *pansori* est une sorte d'opéra ou de récitatif chanté issu d'une très ancienne tradition coréenne. Nous sommes au XVIII^e siècle, dans une province entourée de montagnes. Le fils du gouverneur de cette province aperçoit un jour sur une balançoire la jeune Chunhyang, « plus belle qu'un nénuphar ». Devant elle, il se trouve, nous dit-on, « comme un papillon qui cherche sa fleur ». Mais elle est la fille d'une ancienne courtisane. Il l'épousera secrètement avant de devoir suivre son père, appelé à de hautes fonctions dans la capitale auprès du roi. Cruelle séparation. Dès lors, l'action et son commentaire chanté vont se superposer dans un jeu de miroirs d'un raffinement extrême. Voix rauque et hachée du chanteur de *pansori* (tel un bluesman) et splendeur visuelle de chaque plan... Amours contrariées et revendications sociales dans un même creuset. C'est tout simplement fulgurant. On a le cœur qui chavire devant tant de beautés conjuguées et d'émotions sublimées. L'auteur du *Chant de la fidèle Chunhyang*, Im Kwon-taek, est un vétéran du cinéma coréen. Sur les quatre-vingt-dix-sept

films (!) réalisés à ce jour par lui, on ne connaissait que *La Chanteuse de pansori*. Interrogé dans le dernier numéro de *Positif*, il explique que son film en costumes dans la société féodale reflète les espoirs de changement dans la Corée (du Sud) d'aujourd'hui, à peine sortie de la dictature militaire, de l'obscurantisme, de la corruption et de la répression sexuelle. Bref, vous savez ce qu'il vous reste à faire ! Chunhyang (l'actrice Yi Hyojeong) est une héroïne inoubliable.

Une autre héroïne de grand calibre, c'est bien sûr la « Blonde » du nouveau roman de Joyce Carol Oates, écrivaine américaine distinguée, auteur de livres qui surprennent et dérangent. « *Je crois, dit-elle, que Blonde est mon Moby Dick !* » À cette nuance près que la baleine blanche de miss Oates n'est autre que... Marilyn Monroe ! (Par parenthèse, elle aussi fit un malheur en Corée quand elle se produisit devant des milliers de G.I. en 1954...) En osmose avec son personnage, la romancière distille sa vie sous forme de fiction. Ici, tout est vrai et tout est inventé, selon la méthode du « mentir vrai » chère à cette vieille crapule stalinienne d'Aragon. C'est parfois cru, souvent cruel. Celle qui irradiait dans ses films était éteinte de l'intérieur. La « bombe sexuelle » abritait une âme morte. « *Marilyn Monroe, c'est le fantôme qu'habitait Norma Jean Baker, le rôle qu'il lui fallait jouer à la ville comme à l'écran.* » Une marque de fabrique, le label de la Belle, en somme. M. M., « *haletante et lumineuse, comme au bord d'un précipice* ».

MICHEL BOUJUT

• À lire : *Blonde*, de Joyce Carol Oates (Stock). Et le classique de la littérature coréenne, *Le Chant de la fidèle Chunhyang* (éd. Zulma).



KEULMADANG

REVUE DE LITTÉRATURE CORÉENNE

Le Chant de la fidèle Chunhyang

Loin d'être une simple histoire, le récit des amours de Chunhyang et Mongnyong s'inscrit dans le paysage littéraire coréen comme un véritable mythe.

PAR MATHILDE THOLOZAN
7 DÉCEMBRE 2025

Loin d'être une simple histoire, le récit des amours de Chunhyang et Mongnyong s'inscrit dans le paysage littéraire coréen comme un véritable mythe. D'abord colporté oralement avant d'être couché sur papier et repris par presque tous les médias, ce récit, à bien des égards, exprime ingénieusement l'histoire des meurs de son pays. Au fil du temps, le conte s'est décliné en poème, en roman, en pièce de théâtre, en opéra puis en de multiples adaptations cinématographiques. Cette richesse s'inscrit dans une tradition plus vaste, celle de l'adaptation et de la perpétuation d'un mythe qui s'est hissé au rang de récit national.

Chunhyang, fille vertueuse d'une courtisane de Namwon, fait la rencontre de Mongnyong, fils du gouverneur local. Alors qu'il se promène dans le jardin du pavillon Gwanghan accompagné de son fidèle serviteur Bangja, Mongnyong aperçoit la jolie Chunhyang perchée sur une balançoire. Tombé aussitôt éperdument amoureux de celle-ci, il lui promet un amour éternel. Les deux jeunes adolescents s'unissent et se promettent une fidélité sans faille, pourtant leur différence de classe sociale les en empêche. Après le départ soudain du gouverneur pour Hanyang (actuel Séoul), son fils est contraint de le suivre et d'abandonner sa bien-aimée afin de n'élever aucun soupçon. Les amoureux éperdus se déchirent, mais Chunhyang jure un amour indéfectible à son bien aimée. Pendant que Mongnyong s'efforce de passer les examens mandarinaux pour retrouver au plus vite celle qu'il aime, un nouveau gouverneur cupide est nommé à Namwon. Lorsque les récits sur la beauté et la vertu de Chunhyang parviennent à ses oreilles, ce dernier se met en tête de la posséder. Fidèle à Mongnyong, elle refuse, et se fait battre puis emprisonner. Pourtant, ni l'un ni l'autre n'abandonne l'espoir de se retrouver un jour. Car dans l'ombre des intrigues politiques et des injustices grandissantes, l'amour et la fidélité occupent une place centrale de ce récit.

« Par les nuits où rivières et montagnes seront désertes sous le clair de lune, lorsque chantera le coucou, je serai seule pour l'écouter. Et seule, j'entendrai sur la plage de mille lieux le chant des oies sauvages qui cherchent un compagnon. Les métamorphoses de la nature au rythme des saisons ne seront plus, pour mes yeux et mes oreilles, que source de chagrin. » (p. 91)

L'amour occupe certes une place prépondérante dans ce récit mais c'est d'abord la vertu confucéenne qui y prime. Se déroulant pendant la période Joseon (1392-1905), la hiérarchie, la famille, l'honneur et la piété filiale sont au cœur de cette histoire. Cette dynastie est d'ailleurs caractéristique d'une nouvelle forme de confucianisme, le néoconfucianisme. Cette remise en valeur plus dure des principes confucéens domine à partir du XIV^e siècle dans la péninsule et s'inscrit comme doctrine royale, accompagnant l'ensemble des souverains de la longue dynastie Lee (Yi). La structure administrative évoquée dans le récit, les codes sociaux très stricts entre les classes et les coutumes évoquées par les personnages reflètent cette organisation sociétale.

Cet amour qui, au premier abord, peut sembler risible, voire même idéaliste pour le lecteur du XXI^e siècle est bien plus significatif. Véritable récit de mœurs, allégorie de l'idéal néoconfucéen, l'histoire de Chunhyang oscille entre érotisme et sadisme, vertu et vice, tout en dépeignant la société de son époque.

Loin de se limiter à un ensemble de prescriptions morales, les valeurs confucéennes et néo confucéennes renvoient également à une conception ordonnée du cosmos et à une relation harmonieuse avec la nature. Cette dimension est omniprésente dans le récit. Les personnages vertueux que sont Chunhyang et Mongnyong entretiennent un lien privilégié avec le monde naturel : celui-ci devient l'espace du lyrisme, le cadre où leurs sentiments s'expriment et où leur amour se déploie. La nature leur est favorable, reflétant leurs émotions et les accompagnant. Elle est à la fois source d'inspiration lyrique et reflet de leurs sentiments profonds. À l'inverse, les personnages qui ne répondent pas aux idéaux confucéens en sont symboliquement exclus. Leur univers est dépeint de façon matérialiste et appauvrie, marqué par l'absence de cette harmonie naturelle qui, dans le récit, signale la noblesse morale.

Ce mythe, loin d'être figé, s'incarne en de nombreux aspects. Le *Chunhyangjeon*, récit de *Chunghyang*, constitue l'un des cinq récits classiques du répertoire du *pansori*, art musical emblématique de la Corée. Il a toujours été, et est aujourd'hui encore, très régulièrement joué, décliné et occupe une place importante dans l'imaginaire coréen.

Ce récit constitue également aujourd'hui un atout touristique majeur, s'inscrivant dans l'intérêt croissant pour la culture coréenne et la visite de sites emblématiques de la Corée du Sud. Des lieux associés à l'histoire de Chunhyang, tels que le pavillon de Gwanghan ou la célèbre balançoire, jouent aujourd'hui un rôle important dans l'économie locale. Ils attirent chaque année de nombreux visiteurs, en particulier dans les régions de Jeonju et de Namwon, profondément ancrées dans la tradition coréenne et soucieuses de la préserver.

Nous recommandons bien sûr la lecture de ce classique du patrimoine littéraire coréen et vous invitons également à découvrir ses nombreuses adaptations, qu'il s'agisse de mises en scène théâtrales ou de versions cinématographiques, notamment celle de Im Kwon-taek (2000). Et pour ceux qui en ont la chance, la visite des lieux associés au récit offre une immersion directe au cœur de cette œuvre emblématique.